

FRÉDÉRIC MONTELAÏN

L'HÉRITAGE DES OMBRES

INSTITUT
SAINT-ELIANE

TOME 5 DE LA SAGA
LES CARTES DE L'OMBRE

Frédéric Montelain

L'Héritage des ombres

Les Cartes de l'ombre, tome 5

© Frédéric Montelain, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1284-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

Le réveil qui n'en est pas un

Logan ouvrit les yeux. Il ne se redressa pas aussitôt. Aucun sursaut. Aucun cri étranglé. Aucun réflexe brutal de survie. Son corps semblait être revenu à lui avant même qu'il ait compris où il se trouvait. Au-dessus de lui, le plafond était blanc. Trop blanc. Lisse, uniforme, sans fissure, sans trace, sans imperfection. Un plafond impossible. Un plafond qui ne racontait rien. Logan resta immobile, les yeux ouverts, à écouter. Rien. Pas un moteur au loin. Pas une voix derrière une cloison. Pas le froissement discret d'un bâtiment habité. Le silence était total. Mais ce n'était pas le silence naturel d'un lieu désert. C'était un silence fabriqué. Un silence posé là exprès, comme un drap sur un cadavre.

Il inspira lentement. L'air entra dans ses poumons avec une facilité étrange. Aucune brûlure. Aucune douleur. Aucun goût de poussière ni de fumée. Pourtant, une partie de lui cherchait ces sensations. Comme si elles auraient dû être là et comme si son corps attendait les conséquences d'un choc qu'on lui avait retiré. Il tourna la tête. La pièce était simple. Une table. Une chaise. Une fenêtre. Rien de plus. Tout était parfaitement à sa place. Et c'était précisément cela qui l'inquiétait. Logan se redressa avec lenteur. Ses muscles répondirent immédiatement, sans raideur, sans faiblesse, sans le moindre tremblement. Il posa les pieds au sol. Le carrelage aurait dû être froid. Il l'était à peine. La sensation lui parvenait comme à travers une couche de verre. Il baissa les yeux. Ses mains étaient intactes. Pas de coupure. Pas de sang. Pas de trace de lutte. Pourtant, quelque chose en lui se souvenait d'avoir chuté. Une lumière. Un souffle violent. Un choc. Puis le vide. Il ferma brièvement les yeux. Le souvenir s'effrita aussitôt, comme une pellicule brûlée. Quand il les rouvrit, la pièce était toujours là. Blanche. Calme. Impeccable. Trop calme. Il s'approcha de la fenêtre. Dehors, une ville s'étendait sous une lumière pâle. Des immeubles sages, des trottoirs propres, des silhouettes qui circulaient avec une lenteur ordonnée. Tout semblait normal. Presque rassurant. Presque. Un homme traversa la rue en contrebas.

Logan le suivit du regard. L'homme atteignit le trottoir d'en face, passa devant une vitrine, disparut derrière un abribus. Trois secondes plus tard, il réapparut au point de départ. Même démarche. Même mouvement du bras. Même légère

inclinaison de la tête. Logan ne bougea pas. L'homme traversa de nouveau. Exactement de la même manière que la fois d'avant. Une boucle infime et discrète. Mais réelle. Logan recula d'un pas. Son cœur ne s'emballa pas. Pas encore. Ce fut pire que cela. Une certitude glaciale s'installa en lui, plus profonde que la peur. Ce monde ne dysfonctionnait pas. Il imitait. Il imitait les gestes, les lieux, les sons, les habitudes. Mais il ne comprenait pas la vie.

Logan se retourna vers la porte. Fermée. Silencieuse. Il sut avant même d'entendre la voix. Il n'était pas seul.

— Tu as compris plus vite que les autres.

La voix venait de derrière lui. Elle était féminine, calme et presque douce. Une voix qu'il connaissait. Son corps se figea avant son esprit. Chaque muscle se tendit. Une mémoire plus ancienne que les mots venait de se réveiller en lui. Logan se retourna lentement. Helena Varga se tenait au centre de la pièce. Immobile et élégante. Parfaitement à sa place dans ce décor qui ne l'était pas. Elle n'avait ni blessure ni trace de chute. Aucun signe de ce qu'il croyait avoir vu. Aucun reste de mort sur elle. Seulement ce regard froid, intelligent, qui semblait traverser les chairs pour atteindre directement les failles. Logan la fixa.

— Ce n'est pas réel.

Sa voix était basse. Stable malgré lui. Helena esquissa un sourire.

— Qu'est-ce que le réel, Logan ?

Il ne répondit pas. Son silence sembla même l'amuser.

— Ce n'est pas le monde dans lequel nous étions, reprit-il.

— Non.

Elle fit un pas vers lui.

C'est mieux.

Le mot s'insinua dans la pièce comme un poison. Logan sentit la colère monter, lente, sourde.

— Où sont les autres ?

Helena pencha légèrement la tête.

— Là où ils doivent être.

— Marc ?

— Là où il doit être.

— Claire ?

Cette fois, Helena ne répondit pas tout de suite. Ce bref silence suffit à Logan pour comprendre qu'il venait de toucher un point sensible.

— Qu'est-ce que tu leur as fait ?

— Rien qu'ils n'aient déjà accepté.

Logan serra les mâchoires.

— Mensonge.

Le sourire d'Helena s'effaça à peine.

— Tu devrais peut-être apprendre à distinguer le mensonge de la vérité partielle. C'est souvent la seconde qui détruit le plus sûrement.

Elle s'approcha encore. Logan ne recula pas.

— Tu as accès à quelque chose que les autres n'ont pas, dit-elle. Une mémoire différente. Une porte plus profonde.

— Je ne me souviens de rien.

— Pas encore.

Ces deux mots firent naître un frisson le long de sa nuque. Pas encore. Comme une promesse. Ou une menace.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Helena l'observa longtemps. Trop longtemps.

Puis elle répondit :

— Retrouver ce que vous avez perdu.

Logan sentit quelque chose bouger au fond de lui. Une image noyée. Une main. Du cuir noir. Un métal froid. Une mallette.

Le souvenir disparut aussitôt. Helena le vit. Bien sûr qu'elle le vit.

— Tu vois, murmura-t-elle. Ce n'est jamais vraiment effacé. Seulement enfoui.

Logan sentit sa respiration devenir plus courte.

— Pourquoi moi ?

Le regard d'Helena s'adoucit. Mais cette douceur était pire que sa froideur.

— Parce que tu es le seul capable d'ouvrir ce qui a été fermé.

Le silence se resserra autour d'eux. Alors Logan comprit. Pas tout mais suffisamment. Cette chambre n'était pas un refuge. Cette ville n'était pas une réalité. Ce réveil n'était pas un réveil. C'était une prison. Et lui n'en était pas seulement le prisonnier. Il en était la clé. Helena recula d'un pas.

— Tu vas m'aider à le retrouver.

Logan ne répondit pas. Il pensa à Marc. À Claire. À tous ceux qui, quelque part, étaient peut-être enfermés dans la même illusion. Et pour la première fois depuis son réveil, il eut peur. Pas pour lui. Pour eux.

La pièce vacilla. Helena disparut. Il ne resta qu'un silence trop parfait. Logan se dirigea vers la porte. Sa main se posa sur la poignée. Le métal était froid, cette fois. Réellement froid. Il ouvrit. Un couloir s'étendait devant lui. Long. Vide. Éclairé par des néons trop blancs. Au plafond, une caméra de surveillance clignotait doucement. Rouge... Rouge... Rouge. Derrière lui, une voix familière soupira.

— Tu ne dors pas assez.

Logan se retourna. Marc se tenait quelques mètres plus loin, les bras croisés, l'air fatigué et agacé.

— Tu recommences avec tes intuitions, ajouta-t-il.

Logan ne répondit pas immédiatement. Il fixa son mari comme on fixe une apparition. Marc était là. Vivant. Réel. Ou assez réel pour lui briser le cœur.

— Tu vois cette caméra ? demanda Logan.

Marc leva les yeux.

— Oui. Et alors ?

— Regarde-la bien.

— Logan...

— Regarde.

Quelque chose dans son ton fit taire Marc. Il observa la caméra. Silencieuse. Stable. Puis Logan désigna le sol métallique, poli par endroits.

— Maintenant, regarde le reflet.

Marc baissa les yeux. Au début, il ne comprit pas. Puis son visage changea. Dans le reflet du sol, la caméra n'occupait pas exactement la même position. Elle était légèrement décalée. Comme si elle n'était pas le reflet de l'objet au plafond, mais une seconde caméra, cachée sous la surface.

— Il y en a deux, murmura Marc.

— Non.

Logan posa les doigts contre le mur. Très lentement, il fit glisser sa main. Dans le reflet, la caméra bougea. Au plafond, la vraie pivota à son tour. Sans bruit. Sans délai. Sans mécanisme. Marc recula.

— Ce n'est pas possible.

Logan ne quitta pas la caméra des yeux.

— Dans un monde réel, non.

Le couloir sembla se refroidir. Marc le regarda, cette fois sans ironie.

— Qu'est-ce que tu essaies de me dire ?

Logan inspira lentement. Il aurait voulu se tromper. Il aurait voulu que ce ne soit qu'un cauchemar, une hallucination, un effet secondaire de tout ce qu'ils avaient traversé. Mais la caméra venait de se tourner vers eux. Instantanément. Comme si elle avait anticipé leur peur.

— Je te dis que ce monde ne nous observe pas.

Marc blêmit. Logan ajouta, presque dans un souffle :

— Il essaie de nous adapter.

Au bout du couloir, une lumière vacilla. Une fois. Puis deux. Et quelque part, derrière les murs trop blancs de cette réalité impossible, une voix de femme murmura :

— Alors commencez à courir.

CHAPITRE 1

Le monde parfait se fissure

La pluie tombait sur les vitres du bureau avec une régularité qui n'avait rien de naturel. Logan la regardait depuis plusieurs minutes. Une goutte glissait le long du verre, atteignait le rebord inférieur, disparaissait. Puis une autre suivait exactement la même trajectoire. Même vitesse. Même courbe. Même arrêt. Comme si quelqu'un avait copié le mouvement et l'avait replacé sur la vitre. Derrière lui, Marc referma un dossier avec un soupir.

— Je t'assure que si tu continues, tu vas finir par faire un trou dans cette fenêtre.

Logan ne répondit pas. Marc leva les yeux. Il connaissait cette immobilité. Ce n'était pas de la distraction. Ce n'était pas non plus de la fatigue. Chez Logan, ce calme-là annonçait toujours quelque chose. Une intuition. Une vision. Ou le début d'un cauchemar.

— Logan ?

Toujours rien. Marc se leva et le rejoignit près de la fenêtre.

— Trésor, depuis ce matin tu es ailleurs.

Logan suivit encore une goutte du regard. Elle descendit. Dévia légèrement à gauche. S'arrêta au même endroit que les précédentes. Puis disparut.

— Tu trouves cette pluie normale ?

Marc jeta un coup d'œil dehors.

Le ciel était gris, uniforme, sans profondeur. Dans la rue, les passants avançaient sous leurs parapluies. Les voitures glissaient sur l'asphalte mouillé. Une scène ordinaire. Trop ordinaire peut-être, mais Marc n'avait pas envie d'entrer dans ce genre de raisonnement.

— C'est une vraie question ?

— Regarde mieux.